

Electeurs.

Maximilien I ^{er} , duc.	1598
— électeur	1623
Ferdinand-Marie.	1651
Maximilien II Emmanuel.	1679
Charles-Albert.	1726
Maximilien III Joseph.	1745
Branche palatine.	
Charles-Théodore	1777
Maximilien-Joseph IV, électeur	1799
Maximilien-Joseph I ^{er} , roi.	1806
Louis I ^{er}	1825
Maximilien II.	1848
Louis II.	1864

— *B.-arts.* La Bavière a été, de tout temps, le principal foyer artistique de l'Allemagne. Au moyen âge, ses nombreux monastères possédaient d'habiles miniaturistes, dont il existe encore aujourd'hui d'intéressantes productions dans les bibliothèques publiques de Munich, de Bamberg, de Nuremberg, d'Augsbourg, etc. A l'époque de la renaissance de l'art, cette même contrée donna à l'école allemande ses maîtres les plus illustres : Wohlgemuth, Albert Dürer, les Beham, Georges Pencz, Amberger, naquirent à Nuremberg; les Holbein et les Burgkmaier, à Augsbourg; Albert Altdorfer, né à Altdorf, près de Landshut, se fixa à Ratisbonne, où il eut pour imitateur Michel Ostendorfer; Hans Muelich, de Munich, fit de nombreux portraits pour le duc Albert V, etc. De notre temps, c'est encore la Bavière qui a eu l'honneur de donner le signal du mouvement de rénovation artistique qui s'est propagé depuis dans toute l'Allemagne. C'est à l'initiative du roi Louis qu'est due cette renaissance de l'école bavaroise. Ce prince, amateur passionné des beaux-arts, s'était lié à Rome avec cette pléiade de jeunes artistes allemands qui, à la suite d'Overbeck, avaient quitté leur patrie, agitée par la guerre, et étaient venus chercher au delà des Alpes le repos si nécessaire à l'étude et l'inspiration que donne la vue des chefs-d'œuvre des anciens maîtres. Ces jeunes gens, qui reconnaissaient Overbeck pour chef, étaient Guillaume de Schadow, Philippe Veit, beau-frère de Schlegel, Jules Schnorr, Henri Hess, Pierre Cornélius. Une fois monté sur le trône, le prince Louis s'efforça de réaliser les projets qu'il avait formés avec ses amis de Rome pour ranimer le culte des arts dans la patrie allemande. Et d'abord, il entreprit de doter sa capitale de monuments magnifiques, construits d'après les modèles les plus remarquables de l'architecture de tous les temps et de tous les pays. Les architectes à qui ces travaux furent confiés ont fait preuve, en général, d'autant de goût que d'érudition. M. Léon de Klenze, intendait des bâtiments royaux, a construit en style grec la Glyptothèque (musée de sculpture), la Pinacothèque (musée de peinture), et un délicieux monument appelé Bavaria, dans lequel, suivant l'expression de M. Th. Gautier, se trouvent fondus le Parthénon et les Propylées. Le même artiste a élevé, sur le modèle du palais Pitti, la Nouvelle-Résidence, dont l'une des faces est occupée par une chapelle byzantine, dédiée à tous les saints. M. Ziehlend est l'auteur d'un édifice d'ordre corinthien, destiné aux expositions de l'industrie, et d'une très-belle basilique dédiée à saint Boniface et rappelant, dans ses principales dispositions, celle de Saint-Paul hors des murs. L'église ovale de Sainte-Marie-du-Secours, dans le faubourg de l'Au, fait, le plus grand honneur à son architecte, M. Ohmüller. M. Gaertner a construit plusieurs édifices importants : l'église de Saint-Louis, imitation libre de l'architecture romane; l'Université, dans le même style; un portique à trois arcades, placé en face de la rue Louise, reproduction habile de celui dont Oragna a décoré la place du Grand-Duc à Florence; l'Isar-Thor, restitution d'une ancienne porte de la ville, faite dans le style de l'architecture militaire du moyen âge. Pour que rien ne manquât à la beauté de ces divers monuments, le roi Louis en confia la décoration aux peintres et aux sculpteurs les plus habiles de l'Allemagne. Il songea tout naturellement aux jeunes maîtres, ses compatriotes, qu'il avait connus à Rome. Cornélius, qu'il affectionnait particulièrement, reçut la commande de travaux considérables pour la Glyptothèque et pour l'église Saint-Louis. Après un séjour de dix ans à Rome, et quelque temps passé à Dusseldorf, où il avait été chargé par le roi de Prusse d'organiser l'école de peinture, le célèbre artiste vint à Munich pour exécuter les fresques dont il avait déjà fait en partie les cartons. Il fut suivi de plusieurs de ses élèves, qui furent employés, soit à peindre d'après les dessins du maître, soit à des ouvrages originaux. Bientôt une brillante école de peinture se forma dans la capitale de la Bavière. Sous l'influence de Cornélius, cette école rompit avec les traditions du classicisme académique, et, comme elle aspirait à être essentiellement nationale, elle s'efforça de remonter le cours des âges et demanda un enseignement aux vieux maîtres allemands. Dédaignant la couleur et, en général, tout ce qui tient aux procédés d'exécution matérielle, elle crut devoir se borner à composer de vastes scènes qui fussent irréprochables au point de vue de l'histoire, de la philosophie et de l'esthétique. On ne peut nier que Cornélius et quelques-uns de ses disciples ne soient parvenus à produire des œuvres vraiment remarquables, quant à la conception et même quant à l'ordonnance générale de la

composition; mais il est à regretter que ces mêmes ouvrages offrent, pour la plupart, des lignes heurtées et confuses, un manque presque absolu de perspective aérienne, un coloris froid et dur, défauts si saillants, qu'ils paraissent systématiques. Nous n'avons pas l'intention de passer ici en revue les travaux considérables que cette école a exécutés à Munich, dans l'espace d'une vingtaine d'années. Il nous suffira d'en avoir indiqué les caractères généraux. Disons maintenant quelques mots des maîtres qui, après Cornélius, ont jeté le plus d'éclat sur l'art moderne bavarois. M. Henri Iless appartient au groupe de peintres catholiques dont Overbeck est le chef; il ne possède peut-être pas le sentiment mystique et la grâce naïve de ce dernier, mais il a un style plus large, plus souple et plus ferme. Il fut appelé de Rome par le roi Louis, pour décorer la chapelle de Tous-les-Saints et la basilique de Saint-Boniface. Les vingt-deux fresques qu'il a exécutées dans ce dernier édifice sont d'une composition ingénieuse et savante, et, ce qui est beaucoup plus rare dans les œuvres des artistes bavarois, la couleur en est assez agréable. M. Hess a fait, en outre, un certain nombre de bons portraits et des cartons de vitraux dans lesquels il n'a pas craint de répudier le style archaïque, qui a généralement prévalu, même en France, pour les ouvrages de ce genre. M. Jules Schnorr, de Carolsfeld, quitta aussi Rome pour Munich, sur les instances du roi Louis. Il fut chargé de peindre à fresque, dans les salles de la Nouvelle-Résidence, les principaux épisodes des *Nibelungen*, et il a consacré une partie de sa vie à cette grande œuvre, qui a un caractère, un accent germanique irrécusables. Il a attaché aussi son nom aux illustrations d'une *Bible protestante*, dans lesquelles il a fait preuve d'une hardiesse, d'une énergie, d'une lucidité, qui contrastent avec le tendre mysticisme des *Evangelien* d'Overbeck. MM. Clément de Zimmermann et Schlotthauer, fidèles disciples de Cornélius, ont travaillé aux fresques de la Glyptothèque et de la Pinacothèque. Le premier, qui est aujourd'hui directeur de la galerie royale de peinture, est l'auteur de plusieurs tableaux intéressants, parmi lesquels nous citerons : *Cimabue et Giotto*, et des *Paysans des environs de Home se rendant en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette*. M. Schradolph a fait preuve d'une grande habileté dans l'imitation des anciens maîtres; ses compositions religieuses sur fond d'or se font remarquer par le beau style des draperies, par la gravité et la naïveté de l'expression. Des fresques ont été peintes dans divers monuments par MM. C. Hermann, Stürmer, Kranzberger, Hellweger, Schabert, Heiler, Kock, Müller, Hiltensperger et Nilson. M. Carl Schorn, de Dusseldorf, mort à Munich en 1850, a exécuté dans cette dernière ville plusieurs œuvres importantes, entre autres un tableau représentant le *Déluge*, que possède la nouvelle Pinacothèque. Les fresques dont M. Rottmann a décoré la galerie dite des *Arcades*, attenante au palais du roi, et qui représentent diverses vues de l'Italie et du Tyrol, se distinguent par l'élégance des lignes et l'entente de la perspective aérienne. Les tableaux de genre de M. Geyer offrent des expressions assez piquantes, mais le coloris n'a pas toute la vérité désirable. Nommons enfin M. Guillaume Kaubach, le plus illustre des disciples de Cornélius. Placé à la tête de l'académie de peinture de Munich après le départ de son maître pour Berlin, lors de l'avènement de Frédéric-Guillaume IV au trône, M. Kaubach s'est fait novateur à son tour. Tout en restant idéaliste comme Cornélius, il s'est appliqué à traduire ses idées par des formes expressives et correctes, à donner un corps à ses abstractions philosophiques et symboliques; il s'est montré par là plus véritablement artiste que ses devanciers. S'il lui est arrivé parfois de pousser la recherche de la grandiose jusqu'à l'exagération, on ne peut lui refuser, du moins, une imagination habile à saisir les éléments dramatiques d'un sujet. A son exemple, beaucoup d'artistes bavarois se sont séparés des doctrines de Cornélius et d'Overbeck, et se sont efforcés d'acquiescer les qualités d'exécution que ces maîtres avaient dédaignées. A mesure que la nouvelle réaction a fait des progrès, l'école de Munich a perdu de son unité et de son autorité; d'école nationale qu'elle fut un instant, elle est devenue, comme les écoles de Dusseldorf, de Berlin, de Vienne, de Dresde, une académie particulière où tous les systèmes ont des adhérents, où toutes les opinions ont le champ libre. « L'école de Munich a fait son temps, a dit M. Charles Perrier (1858); après avoir fourni une glorieuse carrière, elle n'existe plus guère que dans la personne de ses fondateurs. Son grand mérite est d'avoir relevé le niveau de l'art, à une époque où l'art avait véritablement besoin d'une réforme radicale et complète; mais elle a dépassé le but et signé l'arrêt de sa propre condamnation. L'idéalisme évidemment exagéré de Cornélius et d'Overbeck leur a fait, à tout moment et à tout propos, désertir le monde des faits pour le monde invisible où règne l'idée pure. Volontiers, à l'instar des Eléates, ils auraient nié la réalité des choses sensibles et ne leur auraient permis, comme Fichte, d'exister que dans notre esprit. Le but constant de leurs efforts était d'arriver, presque sans intermédiaire apparent, par une sorte d'intuition mystique, à la contemplation

de l'absolu. Malheureusement, l'absolu n'est pas de ce monde. Ces peintres sont moins des artistes et des poètes, que des philosophes qui, en se promenant au milieu des abstractions, ont contracté un certain goût pour la poésie et pour les arts. » Aujourd'hui, la Bavière compte un certain nombre d'artistes qui font preuve d'habileté dans la peinture des sujets de genre, des paysages, des animaux; quelques-uns composent avec talent de petites scènes historiques; en revanche, la grande peinture est à peu près complètement délaissée. Voici les noms des peintres de ce pays qui ont pris part aux expositions universelles de Paris (1855) et de Londres (1862) : Frédéric Müller, Ch.-G. Müller, Léop. Weimayer, Otto Wustlich, peintres de sujets religieux; Hermann Colischon, Herm. Sagstaetter, Ch. Piloty, Ch. Adamo, Aug. Hovemayer, peintres d'histoire; F. Kaubach fils, peintre de portraits; Maurice Schwind, Ch. Spitzweg, Fr. Woltz, Louis de Hagn, Aug. Niedmann, Pierre Martin, peintres de genre; Fréd. Durck, peintre de sujets mythologiques; Knude Baade, Chrétien Morgenstern, Jos. Ostermayer, Guill. Scheuchzer, Ed. Schleich, Bern. Stange, Fréd. Hohe, T. M. Bernatz, Eug. Neureuther, Richard et Albert Zimmermann, paysagistes; B. Adamo, François Adam, Jos. Werberger, Ant. Zwengauer, peintres d'animaux; Chrétien Jank, Michel Neher, F.-C. Meyer, Leo von Klenze et Jul. Lange, peintres de vues architecturales, etc. La sculpture prit en Bavière, sous le règne du roi Louis, le même essor que l'architecture et la peinture. Un artiste éminent, le premier sculpteur de l'Allemagne contemporaine après Rauch, L. Schwanthaler, a exécuté dans divers monuments, notamment dans la Nouvelle-Résidence et dans la Glyptothèque, des œuvres remarquables par l'harmonie des lignes et par la hardiesse du mouvement. Stiglmaier s'est fait connaître, à la même époque, par des ouvrages d'un véritable mérite. Les seuls sculpteurs bavarois qui aient pris part à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, sont MM. Jean Breunig et François Prinoth. A la même exposition figuraient des médailles gravées par M. Charles-Fréd. Voigt; des lithographies dues à M. François Hanfstang, qui a reproduit avec talent les principaux tableaux de la Pinacothèque; des gravures de MM. Schaffer, H. Merz et Ch. Waagen. Parmi les graveurs bavarois, nous citerons encore MM. Petrak et Ernst, qui ont exposé à Londres, en 1862, et M. Samuel Amsler, professeur à l'académie, qui a gravé d'après Overbeck, Cornélius, Schwanthaler, etc., des planches d'une finesse et d'une limpidité peu communes. **BAVIÈRE (SOVERAINS DE).** En esquissant à larges traits l'histoire de la Bavière, nous avons parlé des princes qui ont joué un rôle dominant dans les annales de ce peuple. Cependant, comme un certain nombre d'entre eux méritent d'arrêter l'attention, soit par leurs qualités personnelles, soit par l'importance des événements auxquels ils ont été mêlés, nous croyons intéressant pour le lecteur d'accentuer d'une façon plus nette leur physionomie. Nous grouperons donc ici, en suivant l'ordre chronologique, les biographies des ducs, des électeurs et des rois de Bavière qui nous paraissent avoir une certaine valeur historique. — ARNOULD ou ARNULF, dit le *Mauvais*, mort en 966, était fils de Léopold ou Luitpold, tué en combattant contre les Hongrois en 907. Il succéda à son père, margrave de Bavière, au moment même où, avec Louis IV dit l'Enfant, s'éteignait en Allemagne la race carolingienne. Il s'attribua l'autorité suprême et le titre de duc, du consentement du peuple, car la théorie du droit divin n'était pas alors inventée, et n'hésita point à se ranger parmi les compétiteurs à l'empire. Conrad de Franconie ayant été élu, il se liguait contre lui avec Henri de Saxe et Gilbert de Lorraine, fut battu, forcé de fuir ses États, où il ne revint qu'à la mort de Conrad, et, pour la seconde fois, il tenta de mettre sur sa tête la couronne impériale. Henri de Saxe l'emporta sur lui. Pour éviter une guerre imminente, l'empereur consentit à concéder à Arnould un droit d'entière souveraineté sur son clergé. « Non-seulement, dit l'empereur dans une clause de ce traité, je vous laisse en possession du domaine de Bavière et de toute la Norique, mais je consens à ce que les évêques, les prêtres, les moines et tous les ecclésiastiques de vos États vous soient soumis... Pourvu que vous abandonniez le vain nom de roi, je vous laisse tout le reste. Que demandez-vous davantage, et que pouvez-vous désirer de plus? » Arnould se contenta en effet de ce droit, et il en usa largement. Aussi le clergé donna-t-il à Arnould le surnom de *Mauvais*, qui lui est resté, mais qui paraît aussi peu justifié que le surnom d'*Excellent*, dont certains historiens le gratifient. Une guerre qu'il fit en 937 à Hugues, roi d'Italie, lui fut fatale: il perdit la vie dans une bataille qu'il livra près de Vérone. Arnould avait trois fils, dont aucun ne lui succéda. L'aîné, Evrard, chassé de Bavière par l'empereur Othon, qui transporta la souveraineté de ce pays à Berthold, frère d'Arnould, mourut en Souabe en 966; le second, Arnould, devint palatin du Rhin, et le troisième, Herman, mourut sans enfants. — HENRI I^{er}, dit le *Querelleur*, gendre d'Arnould, dont il avait épousé la fille Judith, prit le titre de duc de Bavière en 942, à la mort de

Berthold. Il était frère de l'empereur Othon, avec lequel il combattit en Italie, et qui l'aidera à chasser de la Bavière son neveu Ludolphe, lequel ravageait le pays après être entré en révolte ouverte contre son père Othon. C'est également avec l'aide de ce dernier qu'il parvint à repousser et à vaincre une invasion de Hongrois. Il mourut en 955, laissant pour successeur son fils Henri. — HENRI II, surnommé *Hérillon* ou le *Jeune*, prit la couronne ducale de Bavière, à la mort de son père, en 955. Tout confit en dévotion dans sa jeunesse, il ne fut pas plus tôt au pouvoir qu'il abandonna ses puériles pratiques pour songer à s'emparer de la couronne impériale à la mort d'Othon I^{er}. Son heureux rival, Othon II, l'expulsa de la Bavière, où il ne rentra qu'après la mort de celui-ci et l'élection du jeune Othon III. Devenu tuteur de ce dernier, il nourrissait encore ses projets ambitieux, lorsqu'une dernière déception le conduisit à finir comme il avait commencé. Il ne songea plus qu'aux exercices religieux, à la création et à l'embellissement des églises et des couvents, et mourut en 991 dans ce monastère de Gandersheim, devenu célèbre par la belle et savante abbesse Hroswitha, qui y fit jouer ses compositions dramatiques. Il eut pour successeur Henri le *Saint*, son fils, qui, après sa promotion à l'empire, laissa, en 1004, le duché de Bavière à Henri de Luxembourg. — OTHON DE NORTHEIM, d'origine saxonne, reçut le duché de Bavière, en 1061, de l'impératrice Agnès, régente pendant la minorité de l'empereur Henri IV. Loin de se montrer reconnaissant de ce qu'elle avait fait pour lui, il contribua à l'éloigner du pouvoir. Lorsque Henri IV eut atteint sa majorité, il résolut de se venger des humiliations qu'Othon lui avait fait subir, l'accusa, en 1070, d'avoir voulu attenter à sa vie, le fit condamner par la diète de Mayence à prouver par champ clos qu'il était innocent, et, sur son refus, il investit (1071) Guelfe I^{er}, dit le *Grand*, du duché de Bavière, qui était un fief de l'empire. Othon se liguait alors avec Rodolphe, duc de Souabe, pour renverser Henri IV, fut battu avec les Saxons en Thuringe, et finit cependant par se réconcilier avec l'empereur, à la diète de Goslar, en 1075. Comme gage de paix, Henri IV le nomma son lieutenant général en Saxe, mais l'ambitieux Grégoire VII eut bientôt ravivé en Allemagne, par ses intrigues passionnées, des troubles dont il voulait profiter pour renverser Henri IV, son intraitable adversaire, et Othon s'empressa d'entrer dans ses projets. Il devint un des principaux agents de la rébellion qui déposa Henri IV à Forcheim, pour nommer empereur Rodolphe de Souabe; mais bientôt après, il était défait avec son parti à la bataille de Wolkheim, où il fut mortellement blessé, après avoir déployé une intrépidité sans égale. — GUELFE ou WELF I^{er}, dit le *Grand*, fils d'Azzon, marquis d'Este, descendant des Welfs d'Altdorf, et chef de cette maison des Welfs ou Guelfes, qui eut, au moyen âge, une si grande célébrité, reçut, en 1071, l'investiture du duché de Bavière, qu'Henri IV venait d'enlever à Othon. Lorsque celui-ci se réconcilia avec l'empereur, il recouvra une partie de ses États héréditaires, et Guelfe, irrité de ce partage, entra aussitôt dans la ligue formée contre Henri IV par le pape Grégoire VII. Guelfe se signala dans cette guerre par sa rare bravoure et par ses succès. Il s'empara successivement de Ratisbonne, de Salzbourg, de Wurtzbourg, où il vainquit Henri IV, d'Augsbourg, et entraîna la Souabe dans son parti. Fort heureusement pour l'empereur, Guelfe rompit brusquement avec le pape Urbain II, dont il ne voulait pas subir les exigences, et se rapprocha d'Henri IV, avec lequel il fit la paix en 1097. Après une vie si pleine d'agitations, le repos semblait devoir sourire au duc de Bavière; mais, en ce moment même, retentit la voix de Pierre l'Ermite; l'Occident se rua sur l'Orient, et les croisades commencèrent. Guelfe reprit son épée et partit pour la Palestine avec Guillaume de Poitiers. Après avoir subi un échec en Asie Mineure, il arriva enfin à Jérusalem, quelque temps après la mort de Godefroy de Bouillon. En regagnant ses États, il fut pris, dans l'île de Chypre, d'un fièvre maligne qui l'emporta en quelques jours. Son corps, amené en Europe par les soins de son fils, fut enterré à Altdorf, herceau de sa famille. Disons en passant que Guelfe fut le chef de la maison de Brunswick, de laquelle est issue la famille régnante d'Angleterre. — GUELFE II, son fils, devint duc de Bavière en 1101, et mourut vers 1120. Il avait épousé la riche comtesse Mathilde, veuve de Godefroy le Bossu, qui, circonvenue par les prêtres, et surtout par Grégoire VII, désireux de s'emparer des grands biens qu'elle possédait en Italie, ne voulut pas consentir à la consommation de ce mariage, et divorça avec lui en 1097. Guelfe s'était battu avec son père contre Henri IV; en 1105, il se prononça pour Henri V, et, lorsque celui-ci arriva à l'empire, il se rendit à Rome pour négocier en son nom. Il mourut peu de temps après sans enfants. — Son frère, HENRI le *Noir*, ne gouverna la Bavière que cinq ou six ans, et laissa le duché à son fils, Henri le *Superbe*. — HENRI, dit le *Superbe*, prit la couronne ducal en 1126 et mourut en 1139. Il épousa la fille unique de l'empereur Lothaire II, dont il avait su gagner la faveur, et qui lui donna pour dot le duché de Saxe. Devenu un des vassaux les plus puissants de l'empire, il seconda dans toutes ses entreprises son bienfaiteur, pacifia son duché, et fut chargé par